

Patrick Lamm

Le Sanglier jaune

La Corse dans tous ses états



La Grande Bleue

Patrick Lamm

Le Sanglier jaune

La Corse dans tous ses états

© Patrick Lamm, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7856-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les amis

Sylvain Delarive venait d'avoir soixante-dix ans lorsqu'il décida, ex abrupto, de quitter sa compagne Vanina, qui en avait vingt de moins, ce que personne ne comprit. L'incrédulité fut d'autant plus grande que Vanina jouissait, aussi bien dans l'entourage familial qu'amical du couple, d'un préjugé très favorable et d'une solide affection. Tant et si bien que Sylvain, pour calmer la désapprobation et même l'ostracisme qu'il sentait monter autour de lui, dut improviser un plan de défense destiné à semer la confusion chez ses contempteurs. « Vous vous demandez pourquoi je me suis séparé de Vanina ? leur dit-il. C'est très simple. Vous avez le choix entre trois réponses. Un, j'ai une maîtresse. Deux, je suis devenu fou. Trois, j'ai de bonnes raisons ». Mais cette stratégie, loin de désamorcer les tensions, contribua à les envenimer et, finalement, à mettre le feu aux poudres dans la petite station balnéaire corse de Porto di Sali – littéralement le port du sel, minéral qui jadis en constituait la richesse principale-, où les esprits étaient prompts à s'échauffer.

Devant son arrogance, ses amis tinrent conciliabule chez Rose et René Santini, propriétaires de chambres d'hôte et, à ce titre, surnommés les Thénardier. D'emblée, ils écartèrent la deuxième solution. À l'évidence, Sylvain n'était pas fou. « Quoique », objecta Titi guitare qui, en plus de son rôle d'ambianceur patenté, se posait en fin observateur de la vie sociale locale en tant qu'ancien directeur de ressources humaines. Il rappela que le Sylvain pratiquait le strip-tease dans les dîners ou les fêtes auxquels il était convié. « Il n'est peut-être pas cinglé mais il est à tout le moins décalé », analysa finement Titi, auquel rien dans le domaine de la psychologie n'était étranger. Puisqu'on en était aux signes d'un possible dérèglement, Dumé, le proviseur du collège, alias Rétroviseur à cause de ses oreilles décollées, mentionna que, dans ces mêmes réjouissances, il n'était pas rare de le voir déguisé en femme avec perruque, maquillage, robe et talons hauts. « Un bouffon. À son âge, ça interpelle ».

À cela Patrick le beau gosse ajouta que Sylvain avait l'habitude de se baigner tout nu en plein hiver. « Vous en voyez beaucoup nager sans combinaison dans une eau à 13 degrés ? interrogea-t-il. Faut quand même être un peu fada ». De son côté, Janine Lucchesi, la voisine de Sylvain, révéla qu'elle l'entendait chanter du matin au soir, ce qui n'était pas tout à fait normal dans cette période où tout le monde en bavait face aux difficultés du quotidien. « Tout a l'air de

glisser sur lui comme l'eau sur les plumes d'un canard », s'étonna-t-elle. Au final, on demanda au sage docteur Ange-Baptiste Andreani de donner son avis d'expert : « En tant que scientifique, dit-il d'un air pénétré de son importance, j'estime qu'il y a chez ce garçon une forme de raisonnement qui ne semble pas obéir à la pure logique et pourrait être la manifestation de troubles cognitifs légers. Je me rappelle la façon dont il m'a ri au nez lorsque je lui ai proposé de le vacciner contre la Covid. C'était presque un rire de dément ».

« Excusez-moi mais tout cela ne fait pas de Sylvain un fou, trancha Vito le berger. D'autant plus que, si je me souviens bien, vous n'étiez pas les derniers à le pousser à se dépoiler ou à se grimer en gonzesse pour animer vos soirées. Et puis, s'il était vraiment siphonné, je n'imagine pas que Vanina serait restée avec lui pendant dix ans ». Tous opinèrent du bonnet et la thèse de la folie fut écartée. Elle ne tenait pas la route et, si elle fut examinée, ce fut plus par acquit de conscience qu'après mûres réflexions.

Ce qu'avait dit Vito continuait cependant de trotter dans la tête de Birgit, son épouse, baptisée Casque à pointe en raison de ses origines allemandes. Pourquoi a-t-il pris si véhémentement la défense de ce vieux grigou qui a eu l'impudence de congédier sa charmante compagne ? se demandait-elle. À ses yeux, Sylvain était indéfendable. Quand on est vieux, à moitié chauve et bedonnant comme lui, on ne quitte pas une femme aussi jolie que Vanina avec ses prunelles azur, cuisinière hors pair par-dessus le marché. Comme elle a dû tomber des nues la pauvre chérie, se disait-elle, peut-être ne s'en remettrait-elle jamais. Il y a des hommes vraiment affreux, sans cœur, sans conscience, sans décence, heureusement que son Vito n'était pas de cette engeance. C'est pour cela qu'elle était surprise de la solidarité qu'il affichait avec Sylvain.

On passa ensuite à la question qui était sur toutes les lèvres et aiguïait tous les fantasmes : Sylvain avait-il une maitresse ? Sur ce chapitre, les charges s'avéraient nettement plus lourdes. Il y avait d'abord le passé de Sylvain. C'est Ginette gros lolos, la loueuse de voiliers de Porto di Sali, qui tira la première salve. Son buste généreux lui avait procuré jadis beaucoup d'amants mais ils ne se bousculaient plus au portillon désormais. « Avouez qu'un homme qui a été marié trois fois, qui s'est toujours vanté d'avoir eu de multiples aventures, n'inspire pas confiance, dit-elle. Toute sa vie, Sylvain a été un chien de talus. Il ne peut pas avoir changé du jour au lendemain. En vieillissant, il est même devenu pire. Il n'a pas su résister à l'appel du démon de minuit pour se rassurer

parce que, si vous voulez mon avis, il ne doit plus bander ». Cette vacherie éveilla les soupçons de l'assistance qui se demanda si ce n'était pas le dépit qui dictait ses paroles. Ginette ne cherchait-elle pas à se venger de Sylvain qui ne se privait pas, en public, de moquer sa macromastie ? C'est ainsi en tout cas que son témoignage fut interprété, ce qui le vida de toute pertinence. Au surplus, il n'était étayé par aucune preuve.

Comme on la regardait de travers, Pique-pique, la femme de Titi guitare, vola à son secours. Normal, elle était infirmière et, pour cette raison, tournée vers les autres. « Vous connaissez beaucoup d'hommes qui quittent leur femme sans avoir assuré leurs arrières ? Ils partent pour une autre et Sylvain ne fait sûrement pas exception à la règle », asséna Pique-pique.

— Et quelle serait l'heureuse élue ? demanda hypocritement Patrick le beau gosse qui s'inquiétait tout à coup d'un potentiel rival sexuel venant marcher sur ses brisées.

— Je ne pense pas qu'il faille la chercher à Porto di Sali, une liaison ici serait dangereuse car trop visible, fit observer la Thénardier. On devrait plutôt regarder vers Paris. Vous avez remarqué que Sylvain s'y rend chaque mois, soi-disant pour voir ses fils et ses petits-enfants. L'alibi idéal pour mener une double vie. Ni vu, ni connu et le tour est joué.

La démonstration se tenait. L'assemblée semblait désormais convaincue de la trahison de Sylvain mais, comme le souleva Vito, les allers-retours à Paris ne constituaient pas à proprement parler une preuve formelle de son infidélité. Casque à pointe s'énerva contre son mari : « Mais pourquoi prends-tu toujours sa défense ? »

— Je ne prends pas sa défense, j'essaie juste d'être impartial, répondit Vito en détachant chaque syllabe. C'est tout de même curieux de me prêter des intentions infondées.

Chacun discerna un changement de ton dans la voix du berger, soudain plus rauque, plus excédée, plus autoritaire. Les esprits s'emballaient et le docteur Andreani jugea que c'était le bon moment de jouer les modérateurs. « Restons calmes, mes amis. Nous avons tous le désir de comprendre ce qui s'est passé entre Vanina et Sylvain et de tenter, si possible, de les réconcilier. Nous avons avancé, nous possédons déjà un indice intéressant : Sylvain va régulièrement à Paris. C'est de ce côté-là, à mon avis, qu'il faut chercher. Or, nous savons que

ses fils y vivent. Il me paraît donc judicieux de les contacter. Ils pourraient avoir des choses précieuses à nous apprendre ».

— Moi je sais des choses et de la bouche même de Vanina », claironna Janine qui marqua une pause pour évaluer l'effet qu'elle venait de produire sur l'assemblée. « Les fils de Sylvain l'ont appelée pour lui témoigner leur affection après l'annonce de leur séparation et ils lui ont dit qu'ils avaient été choqués par la décision de leur père, qu'ils désapprouvent totalement ».

— Voilà qui confirme que nous tenons là une piste sérieuse, reprit le docteur. Qui connaît les fils de Sylvain ?

— Moi, cria Janine, dont la voix de crécelle faisait un étrange contraste avec son imposante corpulence qui lui valait le surnom de *la baleine*.

— Non, c'est moi », s'insurgea Catherine Dutilleul, la parisienne qui passait ses vacances à Porto di Sali depuis une dizaine d'années et à qui les autochtones avaient attribué le sobriquet de Carton-pâte parce qu'elle était refaite de partout. « Je connais Sylvain depuis plus longtemps que toi, depuis l'époque où il vivait à Paris, et je croise ses fils au Racing ».

— Dans ces conditions, pourrais-tu prendre contact avec eux ? lui demanda Andreani.

— Compte sur moi, Ange-Baptiste.

— Incroyable comme elle se la pète celle-là, grinça Janine.

— Janine, s'il te plaît, unissons nos efforts plutôt que de nous diviser, exhorta le médecin. Je vous propose de nous revoir dès que Carton, euh Catherine, aura obtenu des informations.

Tous se levèrent de mauvais gré et, sans même se demander si Sylvain avait de bonnes raisons d'avoir plaqué Vanina, quittèrent la demeure de l'aubergiste qui alignait tristement les bouteilles de sa cave qu'ils avaient sifflées.

Une ville traumatisée

Ils regagnèrent leurs pénates avec la sensation d'une sourde menace pesant sur eux. Rien n'était formulé nettement dans leurs têtes mais le malaise était perceptible au silence qui régnait parmi les couples. Ils n'osaient plus aborder le sujet comme s'ils redoutaient de manipuler un engin explosif. Celles ou ceux qui étaient venus seuls à la réunion, comme Ginette gros lolos, Rétroviseur, Patrick le beau gosse ou encore le Nez, qui n'avait pas ouvert la bouche, ne jugèrent pas utile d'informer leurs conjoints ou conjointes qui, de leur côté, ressentant peut-être qu'il était risqué ou vain de les interroger, ne leur demandèrent rien.

Pourtant, une rupture entre un homme et une femme qui, au demeurant, n'étaient pas mariés, n'avait a priori rien d'inquiétant. Des séparations, il s'en produisait tous les jours par milliers, voire par dizaines de milliers, en France et Porto di Sali n'échappait pas au phénomène. Elles avaient même tendance à augmenter depuis le confinement imposé par le gouvernement pendant l'épidémie de la Covid qui avait mis les nerfs à rude épreuve, le huis clos ayant décillé bien des yeux et la promiscuité fait ressortir tous les défauts occultés jusque-là par le tourbillon du quotidien. Mais le monde ne s'arrêtait pas pour autant de tourner et, si des couples se défaisaient, d'autres se formaient, il en était ainsi depuis la nuit des temps et il en serait toujours ainsi, à Porto di Sali comme partout ailleurs sur la planète.

Sauf que l'histoire de la station balnéaire était chargée d'un précédent fâcheux qui hantait encore la mémoire de ses huit mille habitants. Quatre ans auparavant, le divorce du maire avait, en effet, chamboulé la vie de la cité. Les armes avaient parlé, ce qui, à vrai dire, n'est pas rare en Corse où les gens se font justice eux-mêmes parce qu'ils n'ont pas confiance dans l'Etat. Sa femme avait reçu du petit plomb dans une fesse, le frère du maire avait été plus sérieusement blessé à l'abdomen et lui-même avait dû être exfiltré en toute hâte dans le maquis. Sans son premier édile, la ville était restée paralysée pendant des mois. Le conseil municipal, déchiré entre partisans de chacun des époux, ne prenait plus aucune décision. Tous les projets étaient reportés sine die, en particulier l'extension du port de plaisance qui devait marquer une étape importante dans le développement de Porto di Sali en lui donnant les moyens de rivaliser avec ses voisins de Bonifacio et Porto-Vecchio. Un climat d'insécurité s'était installé. Les commerçants baissaient leurs rideaux de fer plus tôt que d'habitude par peur

des balles perdues. Les hôteliers subissaient des annulations de réservation en raison de la mauvaise publicité faite à la commune. Les clients ne s'attardaient plus aux terrasses des cafés et des restaurants, amputant les additions. Les affaires commençaient à péricliter, tout cela à cause des coups de queue intempestifs d'un maire volage. Il fallut l'intervention du préfet de Corse du sud, qui mit la ville sous tutelle, pour que les choses s'apaisent et rentrent dans l'ordre. Le maire accepta de passer la main tandis que son épouse retourna dans le Cap Corse, d'où elle était originaire.

Désormais, toute rupture d'un couple dûment marié ou simplement vivant à la colle était, aux yeux des habitants de Porto di Sali, porteuse de désordre social latent et de troubles potentiels à l'ordre public et, en conséquence, surveillée de près. Le moindre soupçon de mésentente conjugale, la plus petite dispute entre époux, le moindre éclat de voix entre concubins étaient scrutés, analysés, disséqués. Et c'était encore plus vrai lorsqu'aucune raison évidente et compréhensible semblait être à l'origine de la séparation, ce qui ouvrait le champ à toutes les supputations –scandale sexuel, violences morales ou physiques, pédophilie... - avec tous les risques inhérents de dommages collatéraux. Voilà pourquoi la rupture entre Vanina et Sylvain soulevait autant d'émoi, elle laissait trop de place à l'inconnu et la peur de l'inconnu terrifiait les administrés de Porto di Sali parce qu'elle les mettait face à eux-mêmes. D'autant plus dans une société comme la Corse où rôde la vendetta qui suspend une épée de Damoclès supplémentaire sur les gens.

Certes, on ne redoutait pas, dans le cas présent, des retombées aussi dramatiques que lors du divorce du maire – « quoique », pensait Titi guitare, selon son mode de raisonnement habituel- mais la crainte de la contagion rôdait. Vanina et Sylvain n'allaient-ils pas donner le mauvais exemple ? On savait que certains couples battaient de l'aile. Ainsi, il était de notoriété publique que Ginette et son mari Urbain, surnommé radio bruitage parce qu'il parlait tout le temps, étaient à couteaux tirés. L'amour entre Vito et Casque à pointe sentait l'ail. Il y avait aussi de l'eau dans le gaz entre Patrick le beau gosse et sa concubine Leria, que les mauvaises langues disaient cocue comme une carpe. Et, sans doute, qu'en traînant du côté du Nez et de sa légitime Andrea, baptisée la Plante en pot parce que très décorative, on aurait découvert un sac de nœuds vipérins. Même le bon docteur Andreani et son épouse Charlotte n'échappaient pas aux commérages, malgré tout le respect qu'on leur témoignait.

Or, Porto di Sali ne pouvait se permettre d'étaler ses divisions, ses disputes conjugales, ses conflits d'alcôve et ses trahisons. Nous étions en juin, les touristes s'apprêtaient à arriver en masse et il y avait déjà assez d'hypothèques suspendues au-dessus de la saison –le prix de l'essence, les risques d'incendie, la Covid- pour ne pas y ajouter d'autres motifs d'incertitude et de perturbation. Ginette devait louer ses catamarans, Patrick proposer ses bateaux à moteur, le Nez vendre ses huiles essentielles, les Thénardier remplir leurs chambres d'hôte, Vito fourguer son fromage de brebis, Pique-pique faire tourner son cabinet d'infirmière libérale, sans oublier le maire, Dumé Santelli qui, en homme d'affaires avisé qu'il était nonobstant son appartenance au mouvement nationaliste, devait rentabiliser sa paillotte sur la plage de Santa Giovanni qu'il venait de faire rénover à grands frais.

La haute saison était courte, trois mois à peine pour plumer les visiteurs du continent et les étrangers, et engranger de quoi bien vivre pendant le restant de l'année. La recette consistait à appliquer des tarifs d'américains. Si Porto-Vecchio était, en août, la ville la plus chère de France, Porto di Sali la talonnait. Et ça marchait. Les touristes affluaient au point que la population de la ville faisait plus que décupler, l'été, pour tutoyer les 100.000 habitants. Ils venaient pour le soleil, la mer et les plages et ils avaient le soleil en continu, la mer à 28 degrés et les plages de sable fin. Et tant pis s'ils étaient à touche-touche sur la grève comme des poulets de batterie, tant pis si l'eau était pleine de bactéries *escherichia coli*, tant pis si les prix s'envolaient, tant pis si on les recevait dans les restaurants et les cafés comme des chiens dans un jeu de quilles. Car, pour les Corses, la manne touristique avait sa rançon : ils pestaient de ne plus pouvoir aller sur les plages parce qu'elles étaient bondées ; ils devaient faire la queue aux caisses des supermarchés ; ils perdaient du temps dans les embouteillages ; et, le pire, ils devaient supporter l'arrogance des parisiens avec leur ridicule accent pointu qui leur valait le surnom péjoratif de *pinzuti* (prononcer pinsout).

À ces râleurs impénitents, il fallait ajouter les corses amoureux de leur île qui s'indignaient de la voir devenir, pendant l'été, une poubelle à ciel ouvert, les jeunes qui, devant l'inflation des prix de l'immobilier, ne pouvaient plus se loger décemment, et les nationalistes, scindés entre plusieurs courants, qui militaient en faveur d'un avenir différent pour le territoire, où les décisions seraient prises sur place et non plus dans de lointains bureaux parisiens. Cet agglomérat de mécontents créait un climat éruptif qui, sur fond d'influence grandissante de la mafia, pouvait dégénérer, à tout moment, en violences comme on en avait eu un